

BÉNÉDICTION

DU NOUVEAU

SÉMINAIRE DE STE-THERÈSE

LE 26 JUIN 1883

O. F. M. OLBEC



MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue St-Paul.

1883

74

BIBLIOTHEQUE,
ARCHIVS PUBLICS,
OTTAWA, ONT.

036310.M.7.0

BÉNÉDICTION

DU NOUVEAU

SÉMINAIRE DE STE-THERÈSE

LE 26 JUIN 1883



MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue St-Paul.

—
1883

1883

(76)

2000.000.000

114585



Séminaire de Ste-Thérèse

**Bénédiction du nouveau séminaire de
Ste-Thérèse, le 26 juin 1883.**

Le 26 juin était grande fête à Ste-Thérèse : outre la distribution solennelle des prix, avait lieu, ce jour-là, la bénédiction du nouveau séminaire. C'était la restauration glorieuse après la ruine et l'incendie, la joie après l'épreuve, le repos après le travail, l'espérance de jours meilleurs. Un grand nombre d'amis et d'anciens élèves s'étaient réunis pour faire connaissance avec l'édifice imposant qui avait surgi comme par enchantement des décombres et des cendres, pour féliciter les

directeurs de l'institution du succès qui avait couronné leurs efforts, et pour leur donner une marque non équivoque de leurs plus chaudes sympathies. La religion venait, d'une manière officielle, prendre possession de cet asile des lettres, l'enrichir et le féconder de ses bénédictions, enfin lui ceindre le front de l'auréole de sa haute autorité. Le triste souvenir du 5 octobre 1881, avec ses sombres images et ses tourbillons de fumée, comme une ombre au tableau, allait s'effaçant dans la pénombre du passé.

Le village avait pris des airs d'allégresse. Les chemins avaient été préparés avec soin ; deux haies de jeunes érables et de verdoyants sapins, avec leur feuillage festival, bordaient la route depuis la station jusqu'au collège ; de nombreux drapeaux pavoisaient les maisons, et leurs mille couleurs flottant au gré des vents semblaient saluer de loin sur la route les visiteurs qui arrivaient de tous côtés. De distance en distance, s'élevaient, au nombre de six, des arcs de verdure, construits avec une architecture qui ne manquait pas d'élégance ; ils portaient des inscriptions qui proclamaient bien haut les sentiments d'affection que les paroissiens de Ste-Thérèse éprouvent envers leur premier pasteur, la reconnaissance qu'ils ressentent pour tous ceux qui ont contribué à l'érection du séminaire, et la joie que leur apporte la visite des anciens élèves iérésiens. Ces inscriptions se lisaient comme suit : *Amour à notre évêque ; Bienvenues à nos bienfaiteurs ; Au premier évêque térésien : A son Excellence ; Aux anciens élèves ; Souvenir d'un beau jour.* Le maire du village et ses conseillers ont montré beaucoup de zèle pour la préparation de la fête ; la plupart des travaux ont été exécutés aux frais de la corporation. Les habitants de Ste-Thérèse comprennent que le séminaire est la gloire et l'ornement de leur localité, et que la vie de leur paroisse est intimement liée à la vie et à la prospérité de cette grande institution.

Sa Grandeur Mgr E.-Chs Fabre, évêque de Montréal, avec sa bonté accoutumée, avait bien voulu changer les dispositions premières de sa visite pastorale, pour

venir prendre part à la joie de ses enfants. Il arriva par le train de 5.30 heures. Les élèves l'attendaient à la station. Monseigneur, accompagné d'un certain nombre de prêtres qui se rendaient, dès la veille, pour la fête du lendemain, prit place dans un carrosse splendide traîné par deux chevaux, qu'un ami avait fait venir de Montréal exprès pour la circonstance. Les écoliers ouvraient la marche, les paroissiens la fermaient. On se rendit à l'église. Après les cérémonies ordinaires de la visite, après que les offrandes pour la cathédrale, qui furent bien généreuses, eurent été reçues et bénies, le maire du village, M. A. Constant, s'avança au pied des balustres, et lut à Sa Grandeur l'adresse suivante :

Toujours, avec les bénédictions d'en haut et les grâces de l'Esprit-Saint, votre visite nous apporte la joie. Mais aujourd'hui elle nous est doublement chère ; car, dans une circonstance mémorable que l'éclat de votre dignité épiscopale contribue à rendre encore plus solennelle, au milieu d'un concours considérable qui réunit les sommités civiles et religieuses du pays, les amis de l'éducation et un grand nombre d'anciens élèves térésiens, vous venez au nom de Dieu prendre possession d'une maison qui fait l'honneur et l'orgueil de Ste-Thérèse.

Aux jours de l'épreuve, en bon père, vous étiez au milieu des premiers pour pleurer avec nous sur des déboires et sur des ruines ; aux jours de l'espérance, votre main a béni la pierre fondamentale sur laquelle devait reposer ce puissant édifice, et en ce moment, aux jours de la restauration, c'est avec bonheur que nous vous voyons au milieu de votre famille, pour chanter avec elle l'*Alleluia* de l'allégresse et du triomphe : tant il est vrai que, dans notre heureux pays, la religion est inséparablement unie à la vie et au succès de toute œuvre patriotique ou nationale.

La religion tient surtout à pénétrer et à diriger l'éducation car l'éducation saine et vigoureuse élève et fait grandes les nations. C'est pourquoi nous nous estimons heureux de posséder dans cette paroisse un foyer d'éducation d'où rayonne la science éclairée par la foi, une source pure d'où coulent les bons principes de la catholicité la plus orthodoxe, une chaire chrétienne d'où l'on nous prêche, entre autres maximes, le respect à l'autorité ecclésiastique, l'obéissance à ses décisions, et même la déférence filiale à ses desirs.

C'est dans ces sentiments que nous demeurons, avec une vénération profonde, de Votre Grandeur, Monseigneur, les enfants soumis et dévoués.

ALPHONSE CONSTANT,
Maire du village.

Vers dix heures du soir arrivait, par le train de l'ouest, Mgr N.-Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, accompagné du rév. J.-O. Routhier, grand vicaire du diocèse d'Ottawa, tous deux anciens élèves et anciens directeurs de la maison. Sur le parcours de Sa Grandeur, toutes les demeures étaient illuminées ; en plusieurs endroits des lanternes chinoises, aux couleurs diverses, étaient suspendues aux branches des arbres. Toute la population était sur pied, et partout l'on entendait à travers une demi-obscurité ces chuchotements et ce bruit confus qui s'élèvent d'une foule compacte mais paisible. En face de chez madame Lecompte, où les deux évêques étaient descendus, jusqu'à une heure assez avancée, on fit partir des chandelles romaines et on lança les pièces d'un feu d'artifice riche et varié. Enfin, vers minuit, la foule se dispersa ; et les visiteurs, déjà nombreux, se retirèrent dans les chambres que les habitants du village, avec la plus grande obligeance, avaient mises à la disposition des messieurs du séminaire.

Mardi matin, à 6½ heures, monseigneur l'évêque de Montréal, dit, à l'église paroissiale, la messe à laquelle assistèrent bon nombre de personnes du village, les élèves du collège et du couvent. Après le service divin, les écoliers et leurs professeurs se réunirent dans la sacristie, et M. T. Nepveu, élève de deuxième année de philosophie, présenta, au nom de ses confrères, une adresse à Sa Grandeur. Monseigneur remercia la communauté de ses bonnes paroles et se proclama heureux d'être encore une fois au milieu de ses enfants pour les encourager dans leurs travaux et surtout pour leur donner les avis dont ils avaient besoin afin de bien passer les vacances qui allaient commencer. Comme toujours, monseigneur fut très pratique dans ses remarques et dans les conseils que lui dicta en cette circonstance sa tendre sollicitude pour la jeunesse studieuse. Il termina en invitant ses jeunes auditeurs à se trouver tous réunis, l'année prochaine, dans cette maison nouvelle qu'il venait placer sous la protection du Seigneur et de ses anges.

Voici l'adresse :

Monseigneur,

Nous sommes toujours heureux de vous offrir nos hommages de vénération et d'amour ; mais ce devoir nous est particulièrement doux en cette circonstance. Vous venez bénir le nouveau foyer de notre éducation ; vous venez appuyer sur cette demeure qui nous est déjà bien chère l'effusion de la grâce divine, qui seule peut donner la vie et le fécondité à un petit séminaire. Serions-nous de dignes fils de la famille térésienne si nous restions étrangers ou indifférents à cette cérémonie qui vient marquer le terme d'une longue épreuve et ouvrir une nouvelle ère de prospérité pour cette institution ? Nous remercions la divine Providence d'avoir ménagé à l'*alma mater* cette glorieuse résurrection ; à nos directeurs, cette juste récompense de leurs travaux, ce bonheur et cette joie après les angoisses de l'épreuve ; à nous-mêmes, cette faveur insigne d'avoir les prémices de ce nouveau séminaire. Et puisque vous représentez ici, Monseigneur, cette aimable Providence elle-même par votre dignité de pontife et votre tendresse de père, nous saluons votre présence à cette fête avec un sentiment particulier de joie et de reconnaissance.

Et maintenant, réunis pour la dernière fois aux pieds de cette statue du Sacré-Cœur qui nous fut donnée après l'incendie comme un signe d'espérance et de salut ; réunis dans cette enceinte où nous avons trouvé pendant ces deux années un lieu de recueillement et de prière, au souvenir de tant de grâces reçues et de notre infidélité à y correspondre, nous éprouvons le besoin, Monseigneur, d'appeler sur nos têtes votre bénédiction comme une grâce de pardon pour le passé et un gage de force pour l'avenir.

Permettez, Monseigneur, que nous demandions la même faveur à Mgr de Cythère. La bénédiction d'un ancien directeur ne peut que nous porter bonheur et nous assurer de bonnes vacances.

Les trains de Saint-Jérôme et de Saint-Lin apportèrent leur contingent de visiteurs ; un grand nombre d'autres arrivaient par voitures des paroisses environnantes. A neuf heures et demie, un convoi, composé de onze voitures, arrivant de Montréal, entra en gare à pleine vapeur, et jetait sur la plateforme sept à huit cents personnes, qui, s'unissant à la foule venue pour les recevoir, se dirigèrent à plein chemin vers le centre du village. Ce train apportait le lieutenant-gouverneur, des ministres du gouvernement, un juge, un clergé considérable, et nombre de notabilités tant civiles qu'ecclésiastiques.

A dix heures, tout le monde se réunit à l'église. Après le chant du *Veni Creator*, la croix, portée par le rév. J.-B. Proulx, membre du séminaire, ayant pour acolytes les rév. J. Dacier et F.-X. Limoges, se mit en marche, puis venaient les membres du clergé deux à deux, puis Mgr l'évêque de Cythère, puis Mgr l'évêque de Montréal, assisté de M. A. Nantel, supérieur actuel, et de M. S. Tassé, ancien supérieur du collège ; suivaient immédiatement Son Honneur le lieutenant-gouverneur T. Robitaille, l'hon. J.-A. Chapleau, secrétaire d'Etat pour le gouvernement de la Puissance, l'hon. J.-A. Mousseau, premier ministre de la province de Québec, et Son Honneur le juge A.-B. Routhier, enfin une masse considérable d'amis et d'anciens élèves. Rien de plus imposant que de voir défiler, par l'avenue en face du collège, ce long cortège de personnes recueillies, s'avancant à pas lents et tête découverte, allant s'engouffrer dans la porte principale ouverte à deux battants, et là se perdant dans les larges corridors et les vastes salles de l'établissement.

Le nouveau collège mesure 250 pieds de long sur 65 de large ; outre un soubassement tout entier hors de terre, il a trois étages pleins et un toit français. Pour rompre la monotonie de la façade, les 50 pieds du milieu et les 35 pieds des extrémités projettent, les premiers de 20 pieds et les autres de 6 pieds ; de plus, en arrière, à chaque extrémité, il y a une autre saillie de 22 pieds sur 35 où sont placés les escaliers, lesquels ainsi ne brisent aucunement à l'intérieur l'harmonie des salles. Au centre, en face de la porte principale, s'élève un grand escalier double : les issues ne manquent pas pour s'échapper au cas d'un nouvel incendie.

La façade est en pierre à bosse, avec les coins de chaque saillie et les lancis des fenêtres en pierre de taille. Sur les flancs de la bâtisse s'allongent deux galeries superposées, où, dans les jours de mauvais temps, les élèves et les professeurs pourront aller prendre la récréation et le grand air. L'établissement est chauffé à l'eau chaude et éclairé au gaz. Un clocher portant sa croix à 150 pieds au-dessus du sol, domine l'édifice.

Le soubassement a 12 pieds de haut. Il renferme la cuisine, les chambres des serviteurs, les réfectoires, les fournaises, la voûte de sûreté, et, sur les devants, en face du parterre, le bureau du curé.

Le premier étage, auquel on arrive par un escalier de 20 marches, a quinze pieds de hauteur. On y trouve, en entrant, les parloirs des élèves, puis la chambre du supérieur, celles du directeur, du procureur et de l'économe. Aux deux extrémités, mesurant 50 pieds sur 65, sont les salles où prendront leurs ébats messieurs les Grands, et les Petits, qui ne sont pas moins messieurs.

Le second étage est destiné à MM. les prêtres. C'est aussi sur ce plancher que se trouve la chapelle, dans le projettement du centre, au-dessus des parloirs.

Le troisième étage, haut de 14 pieds, est consacré tout entier aux salles d'étude et aux classes.

Le toit français, formant un étage qui comprend 13 pieds entre les deux planchers, sur une longueur de 250 pieds et une largeur de 65, forme un vaste dortoir qui, par ses soixante ouvertures, reçoit des flo's de lumière et d'air pur.

Le collège fait honneur aux architectes MM. Poitras et Roy, et aux entrepreneurs MM. Saint-Louis et frère, Lepage et Pepin, Drapeau et Savignac, et F. Descarries.

La procession, au chant des psaumes, montant et descendant à tous les étages, défila par tous les corridors du collège, et vint se concentrer à la chapelle, où l'évêque récita les longues prières que le cérémonial exige pour la bénédiction de tout lieu destiné au culte. Partout le représentant de Dieu répandit l'eau sainte qui chasse les puissances de l'air, il prit possession de l'établissement au nom du divin Maître, au service duquel toute créature doit se consacrer; il chargea les anges de veiller sur ceux qui l'habitent, afin de les diriger et de les conduire dans les voies de la justice. Ce lieu est devenu une terre sainte, bénie et redoutable. *O quam metuendus est locus iste ! vere non est hic aliud, nisi domus Dei et porta cæli.*

A onze heures, les nobles visiteurs se rendirent dans

la grande salle, devenue trop étroite pour contenir la foule, afin d'assister à la distribution des prix. Mgr l'évêque de Montréal occupait le fauteuil de la présidence, ayant à sa droite Son Honneur le lieutenant-gouverneur, et à sa gauche Sa Grandeur Mgr l'évêque de Cythère. Au premier rang on remarquait l'hon. J.-A. Chapleau, l'hon. J.-A. Mousseau, Son Honneur le juge Routhier, l'hon. G. Ouimet, surintendant de l'instruction publique, l'hon. L.-O. Taillon, orateur de l'assemblée législative à Québec, M. G.-A. Nantel, député du comté de Terrebonne, M. L.-O. David, rédacteur de *la Tribune*, etc., MM. les représentants des séminaires de St-Sulpice, de Québec, St-Hyacinthe, des collèges Ste-Marie, Montréal, L'Assomption, St-Laurent, Varennes, le rév. J.-O. Routhier, grand vicaire de l'évêque d'Ottawa; le rév. E. Gravel, chanoine de la cathédrale de St-Hyacinthe.

Du reste voici, aussi complète que nous avons pu nous la procurer, la liste des membres du clergé qui ont bien voulu honorer la fête de leur présence :

DU DIOCÈSE DE MONTRÉAL :

Evêché : J.-A. Vaillant, D. Graton, J. Turcotte. Séminaire de St-Sulpice : A. Sentenne, curé de Notre-Dame ; D. Levêque. Collège Ste-Marie : RR. PP. F. Lopinto, T. French. Église St-Pierre : RR. PP. J. Lefebvre, sup. ; L. Lauzon. Ecole normale : J. Godin. Église Ste-Brigide : J. Lonergan, curé. Église Ste-Marie : S. Lonergan, curé. Église St-Joseph : L.-Z. Champoux, curé. Église Ste-Cunégonde : A. Séguin, curé ; A. Bélanger, vicaire. Église Ste-Anne : L.-J. de Repentigny, vicaire. Ecole des Sourds-Muets : P.-A. Bélanger, directeur. Asile des Sourdes-Muettes : A. Reid. Ecole de la Réforme : A. Therrien, chapelain. Asile St-Joseph : T. Kavanagh, Z. Delinelle. Collège de St-Laurent : RR. PP. Beaudet, J. Carrier. Ste-Geneviève : F. Perreault, curé. Pointe-Claire : J. St-Aubin, curé. Lachine : N. Piché, curé ; F. Kavanagh, chapelain du couvent. St-Vincent de Paul : A. Carrières, vicaire. St-Martin : M. Leblanc, curé ; L. Gravel, vicaire. Ste-Dorothée : J.-B. Lemonde, curé. Ile Bizard : L. Quimper, vicaire. Ile Perrot : L. Turcotte. Joliette : F. Desmarchais, C. S. V. St-Lin : P. St-Pierre, vicaire. St-Henri de Mascouche : J. Graton, curé. St-Roch : T. Dagenais, curé. L'Epiphanie : F.-J. Prud'homme, curé. Collège de L'Assomption : J. Villeneuve, A. Vaillant. St-Paul l'Ermite : L.-I. Huot,

curé. Terrebonne : L.-J. Piché, curé. Ste-Anne des Plaines : E. Demers, curé. Ste-Sophie : A. Brault, curé. Ste-Adèle : F.-X. Sauriol, curé. St-Sauveur : A. Jodoin, curé. St-Jérôme : A. Labelle, curé ; P. Pelletier, vicaire. St-Janvier : A. Gravel, curé. St-Augustin : J. Durivage, vicaire. Ste-Scholastique : S. Tassé, curé. St-Eustache : L.-J. Guyon, curé. Les Cèdres : J. Bélair, curé. St-Timothée : J. Limoges, vicaire. Beauharnois : M. Jasmin, curé. St-Antoine Abbé : T. Pepin, curé. Sherrington : H. Carrières, curé. St-Cyprien, F.-X. Limoges, vicaire. St-Jean : F. Aubry, curé. St-Basile : P. Fortin, curé. Longueuil : G.-A. Thibault, curé. Boucherville : J. Primeau. Varennes : S. Théberge, curé ; F.-X. Bourbonnais.

DU DIOCÈSE DE QUÉBEC :

Séminaire de Québec : J.-E. Marcoux, F.-C. Gagnon.

DU DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE :

Evêché : E. Gravel, curé. Séminaire : A. Dumesnil. St-Georges : I. St-Aubin, curé. St-Marc : A. Lemay, curé. St-Barnabé : O. Monette, curé. Roxton : E. Guertin, vicaire.

DU DIOCÈSE D'OTTAWA :

Evêché : J.-O. Routhier, V. G. Collège d'Ottawa : RR. PP. Nolin, P. Forget, O. M. I. Pointe de la Gatineau : J. Champagne, curé. St-Isidore : H. Lecourt, curé. Hartwell : E. Dacier, curé.

DU VICARIAT APOST. DE PONTIAC :

Calumet : C.-S. Onellet, curé.

DU DIOCÈSE DE PORTLAND, E.-U.

Lancaster : H. Lessard, curé.

La distribution des prix s'ouvrit par une fanfare sous la direction du rév. A. Sauvé. Outre les récompenses ordinaires, il y avait trois prix spéciaux, les prix Turcot, Doncet et Ouimet, les deux premiers fondés par deux prêtres amis de la maison, et le troisième donné pour la circonstance par l'hon. surintendant de l'instruction publique. Le prix Turcot, destiné à récompenser l'élève le plus fort en philosophie intellectuelle, fut remporté par M. L. Cousineau ; le prix Doucet, récompense de l'ordre et de la bonne tenue, devint le partage de M. T. Nepveu pour la divi-

sion des Grands et de M. F. Desrivières pour celle des Petits ; la médaille d'or, accordée par l'hon. M. Ouimet, à l'élève de Belles-Lettres qui, sans remporter de prix, s'est cependant rendu digne de récompense par son travail, sa conduite et son application, échu à M. A. Graton. On interrompit la distribution des prix pour chanter *la cantate de la fin de l'année*. C'est un chant traditionnel, composé par deux anciens directeurs, les PP. Saché et Cicateri, et répété chaque année sans interruption depuis trente-cinq ans. C'est toujours un bonheur pour les *anciens* de l'entendre.

Après la distribution des prix, M. le supérieur A. Nantel exprima, au nom des directeurs de l'Institution, les sentiments de reconnaissance dont ils étaient pénétrés ; puis Sa Grandeur Mgr de Montréal, Son Honneur le lieutenant-gouverneur, Mgr de Cythère, l'hon. J.-A. Chapeau, Son Honneur le juge Routhier, l'hon. J.-A. Mousseau, l'hon. G. Ouimet, l'hon. L.-O. Taillon adressèrent successivement la parole.

Après la séance, le dîner fut servi dans le nouveau réfectoire des élèves, qui avait été décoré, pour la circonstance, de guirlandes, de drapeaux et d'oriflammes. Des inscriptions rappelaient les noms du fondateur et des supérieurs de l'Institution, les dates les plus mémorables de son histoire, etc.

DISCOURS DE M. LE SUPÉRIEUR.

Messeigneurs, M. le Lieutenant-Gouverneur, Honorables Messieurs, Messieurs,

Au moment où nous entrons dans cette maison nouvelle, qui est pour nous la terre promise après le désert, je n'ai pas besoin de dire la joie qui remplit nos cœurs. Mais ce qu'il me tarde de faire entendre, au nom des directeurs de cette institution, ce que je voudrais publier en ce moment avec toutes les bouches de la renommée, c'est l'expression de notre reconnaissance. Si nous arrivons si tôt au terme de notre épreuve ; si, vingt mois à peine après l'incendie, nous retrouvons déjà le foyer qui assure l'existence du séminaire

de Sainte-Thérèse, nous le devons à la sympathie qui nous a prodigué les bonnes paroles et les secours efficaces. Nous le devons, messieurs les anciens élèves, messieurs nos amis et nos bienfaiteurs, nous le devons à la prompte initiative, au concours incessant, aux efforts et aux sacrifices de votre charité. Laissés à nous-mêmes, à nos seules forces, à nos seules ressources, nous étions impuissants. Mais vous êtes venu à nous, Mgr de Montréal; vous êtes venu dans cette première heure d'angoisse où nous avions tant besoin de lumière et de conseil. C'est à votre parole que nous avons senti la force et le courage renaître dans nos âmes, c'est sous vos auspices qu'il fut résolu d'entreprendre la reconstruction immédiate, c'est à votre appel que toutes les sources de la charité s'ouvrirent pour nous dans ce diocèse. A toutes ces faveurs, vous ajoutez celle de venir présider à cette cérémonie et de mettre le couronnement à cet édifice, en y appelant la bénédiction divine, seul gage de vie et de fécondité pour un petit séminaire.

Vous êtes venu aussi, monsieur le lieutenant-gouverneur, prendre la place qui vous était réservée dans cette fête. Comme vous êtes le premier Térésien dans l'échelle sociale, vous voulez l'être par le dévouement à l'*Palma mater*. Vous l'avez prouvé au lendemain de l'incendie, quand vous veniez pleurer avec nous sur nos ruines. Mais alors même, quelles que fussent les tristesses et les préoccupations du moment, vous ne vouliez point désespérer de l'avenir. En face de ces décombres, à travers la fumée qui les enveloppait encore, déjà se dessinaient à vos yeux les formes plus hardies et plus grandioses d'une maison nouvelle. Cette maison, vous la voyez aujourd'hui : est-elle bien celle que vous aviez rêvée pour nous?... je ne saurais le dire; mais, telle qu'elle est, nous sommes heureux de vous en ouvrir les portes, de vous y souhaiter la bienvenue la plus cordiale, et de proclamer que vous en avez posé le premier fondement.

Je voudrais voir aujourd'hui, dans cette nombreuse réunion d'amis et de bienfaiteurs, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, Nos Seigneurs les évêques d'Ottawa et de Saint-Hyacinthe; mais si leur absence nous cause de vifs regrets, elle ne nous empêche pas de dire que nous conservons dans la mémoire du cœur le souvenir de leur affectueuse sympathie et de l'intérêt touchant qu'ils ont témoigné à notre œuvre.

S'il est vrai qu'on ne reconnaît bien ses amis que dans l'infortune, nous vous avons reconnu, monsieur le secrétaire d'Etat de la Puissance, nous vous avons reconnu dans les paroles généreuses que vous inspirait la première nouvelle de notre désastre, dans ce don tombé d'une bourse que vous eussiez désirée aussi large que votre cœur, dans cet octroi

que vous avez sollicité et obtenu pour nous de la législature provinciale. Nous vous avons reconnus, aussi, monsieur le premier ministre de Québec, monsieur le surintendant de l'instruction publique, et nous n'oublierons pas ce que nous devons à votre vieille amitié.

Nous n'oublierons pas davantage l'expression de vos sympathies, le don généreux de votre charité, messieurs les directeurs et supérieurs de nos maisons d'éducation. Je dois un hommage particulier au vénérable séminaire de Saint-Sulpice, qui nous a prouvé une fois de plus, par sa munificence, qu'il ne veut rester étranger à aucune œuvre catholique de ce diocèse, mais qu'il garde une affection particulière, constante, inaltérable, à ce petit séminaire dont il a formé lui-même le fondateur.

Et vous, Mgr de Cythère, M. le grand vicaire d'Ottawa, M. le juge Routhier, et vous tous, messieurs les anciens élèves, qui nous entourez aujourd'hui comme d'une couronne d'honneur et de joie, permettez-moi de vous réunir dans une même mention, puisque vous avez été réunis au jour de l'épreuve dans un même sentiment envers *l'alma mater*, puisque vous l'êtes en ce moment dans notre affection et notre reconnaissance. Que dirai-je de votre charité, si on qu'elle a été grande comme les cœurs qui l'inspiraient, grande comme les besoins qui l'imploraient? Au milieu des cendres et des pierres calcinées, seuls restes de la vieille maison que vous avez connue et aimée, vous êtes heureux et fiers de voir cette maison nouvelle et vous vous félicitez de ce que vous appelez notre œuvre... Mais non, messieurs, cette œuvre n'est pas la nôtre, puisque d'autres que nous en ont inspiré l'idée et assuré l'exécution. L'âme de ce grand ouvrage, le souffle puissant qui a ranimé ces ruines et fait reflourir la vie au sein même de la mort, c'est votre piété filiale, c'est votre dévouement à *l'alma mater*, et si ces murs avaient une voix, ils rediraient eux-mêmes quelles mains ont rassemblé et fourni les pierres qui les composent. Mais ce qu'ils ne disent point, ce que vous ne dites pas vous-mêmes, ce que vous ne pouvez pas dire, c'est à moi de l'exprimer; c'est mon droit, c'est mon devoir. C'est aussi pour nous la meilleure joie de cette fête que de pouvoir vous offrir cette expression solennelle de notre reconnaissance.

Et pourtant, je ne croirais pas avoir rempli toute l'étendue de ce devoir, si je ne faisais pas remonter notre reconnaissance jusqu'à la source première d'où nous vient le bienfait. Dans cette résurrection que nous fêtons aujourd'hui, il y a plus que le travail de l'homme, plus que l'énergique dévouement de nos amis, plus que la charité féconde de nos bienfaiteurs. Il faut y voir l'action manifeste de la Providence, de cette même Providence qui a créé et qui conserve le peuple cana-

dien. Nos institutions sont des organes vitaux dans notre corps social; elles sont la source où s'alimente et se renouvelle cette sève de vie nationale par laquelle nous sommes catholiques et Français. Et comme elles tiennent au cœur et aux entrailles du peuple canadien, elles en partagent la destinée, qui est de naître et de grandir au milieu des obstacles. Aucun genre d'épreuve ne leur est épargné, mais la main qui les frappe est aussi la main qui les guérit. Les coups qui semblaient devoir les abattre ne font que les secouer pour les asseoir plus solidement et leur faire pousser des racines plus profondes dans le sol canadien. Il faut reconnaître à ces traits l'action providentielle. C'est ainsi que se poursuit à travers notre histoire l'accomplissement du plan divin, que la vénérable Marie de l'Incarnation avait saisi, il y a deux siècles, et qu'elle signalait avec tant de précision. Dieu conduit tout en ce pays par des voies secrètes et mystérieuses qui déroutent tout calcul humain, mais dont l'issue nous révèle toujours une providence pleine d'amour et de sollicitude à l'égard du peuple canadien.

C'est bien à nous de proclamer aujourd'hui cette admirable et tout aimable Providence. Au moment de notre catastrophe, nous avions eu une heure de trouble, de défaillance... et pourquoi ne le dirai-je pas?... de sombre découragement. Le désastre était si grand et si complet qu'il nous semblait irréparable, et nous voyions s'abîmer dans les flammes, avec l'œuvre du passé, toutes les espérances de l'avenir. Dans ce coup imprévu autant que terrible, nous ne pouvions reconnaître la main de la Providence. Elle y était pourtant. Elle y était, continuant toujours son œuvre et travaillant déjà à notre restauration, au milieu même des ruines qui s'amoncelaient autour de nous. C'est elle qui, dans cette première heure d'angoisse, nous envoyait des amis fidèles pour relever notre courage; c'est elle qui, en attachant davantage nos élèves à leurs maîtres et en nous conservant la confiance des parents, empêchait la dispersion de la famille térésienne et nous permettait de continuer notre œuvre malgré les difficultés de la situation. Et quand nous décidâmes de faire un appel à la charité publique, la Providence sembla marcher devant nous pour nous aplanir la voie et écarter les obstacles. Elle touchait les cœurs à la nouvelle de notre désastre; elle remuait en notre faveur le sentiment religieux et le sentiment national; elle gagnait partout à notre cause de vives et profondes sympathies, qui ne pouvaient demeurer stériles. Aussi les secours nous vinrent de toutes parts. Ils nous vinrent de toutes les parties de la province et même de l'étranger. Ils nous vinrent de l'Eglise, qui avait adopté à son berceau l'institution de M. Ducharme et n'avait cessé depuis de l'entourer de sa sollicitude. Ils nous

vinrent de l'État, car c'est le privilège de notre pays de voir régner la paix et l'harmonie entre les pouvoirs qui président au gouvernement des sociétés humaines. Ce que l'Eglise bénit et consacre, l'État le respecte et le protège. Fondés par l'Eglise, placés sous sa direction et son contrôle, nos séminaires n'inspirent ni antipathies ni défiances à nos hommes politiques et à nos gouvernants. Car ils savent que l'État n'a point de sujets plus fidèles que ceux qui lui sont formés par l'Eglise. Ils savent que l'instruction religieuse ne tarit point, mais féconde au contraire les sources du patriotisme. Ils savent que le clergé prépare dans les jeunes gens confiés à ses soins, des citoyens éclairés, utiles, dévoués et même, sous l'habit ecclésiastique, les apôtres les plus zélés de la colonisation, de l'agriculture, de tous les progrès véritables.

Union féconde que celle de l'Eglise et de l'État! Union féconde, parce qu'elle associe dans une même action toutes les forces vives d'un peuple et permet de réaliser les grandes œuvres qui seules font les grandes nations. C'est dans cette union que nos collègues ont trouvé le principe de leur vitalité, les éléments de leur force, le gage de leur constante prospérité. Le séminaire de Sainte-Thérèse y trouve plus encore aujourd'hui, puisqu'il y trouve le don renouvelé de l'existence et comme une seconde fondation: immense bienfait qui appelle une égale reconnaissance.

C'est dans ce sentiment que nous faisons aujourd'hui l'inauguration et la dédicace de cette maison nouvelle. Nous l'offrons à l'Eglise et à la patrie qui nous l'ont donnée, pour qu'elle soit ce que fut le séminaire de Sainte-Thérèse à toutes les phases de son existence, une école de foi et de patriotisme, une pépinière féconde de prêtres et de chrétiens fidèles. Nous l'offrons à vous, messieurs nos bienfaiteurs, comme un toit hospitalier où vous serez toujours les bienvenus. Nous l'offrons à vous, messieurs les anciens élèves, comme le foyer subsistant de *l'alma mater*. Si vous n'y retrouvez point votre bon vieux collège, avec ses murs et ses voûtes imprégnés encore du souffle de votre jeunesse, vous y retrouverez du moins des amis et des confrères fidèles au culte des vieux souvenirs, jaloux de continuer avec vous les traditions du passé, heureux de travailler avec vous pour assurer à l'œuvre de M. Ducharme la stabilité et la durée que lui présume cette glorieuse résurrection.

Ouverte aujourd'hui au nom de l'auguste Trinité, sous les auspices de Marie Immaculée, du glorieux saint Joseph, de saint Charles Borromée et de sainte Thérèse, sous le patronage et avec le concours de Mgr de Montréal et de Son Honneur le lieutenant-gouverneur de cette province, au milieu de cette nombreuse réunion d'anciens élèves, d'amis et de bienfaiteurs, puisse cette maison ne se fermer jamais et réa-

liser tous les vœux qu'elle inspire, toutes les espérances qu'elle fait concevoir pour l'honneur et l'avantage communs de la religion et de la patrie !

DISCOURS DE MGR DE MONTRÉAL. *

Il est juste, messieurs, que dans une circonstance aussi solennelle, l'évêque de votre diocèse vous dise quelques paroles pour exprimer les sentiments qui l'agitent aujourd'hui et ceux qu'il éprouvait à cette époque n'importe où le feu détruisait le vieux collège. Il n'est personne parmi vous qui n'ait passé par cette voie semée tantôt de grandes détresses et tantôt de grandes joies. L'événement qui nous réunit en ce moment me reporte à vingt mois en arrière. Représentez-vous, messieurs, un évêque dirigeant un diocèse vaste et glorieux surtout de ses nombreuses maisons d'éducation, représentez-vous-le heureux de posséder dans les limites de sa juridiction ecclésiastique bon nombre de collèges prospères et voyant l'un d'eux éprouvé d'une manière si cruelle. J'étais à la gare d'Hochelaga, attendant le convoi qui devait me conduire dans une paroisse du comté des Deux-Montagnes, lorsque la sinistre nouvelle que le collège était en feu me parvint. Vous concevez facilement que l'emploi de ma soirée fut dès ce moment décidé. Je me transportai immédiatement à Ste-Thérèse où j'assistai, muet de douleur, au spectacle navrant de l'incendie dévorant son beau collège. Je repassai dans mon esprit, en voyant les ravages de l'élément destructeur, tout ce que cette maison avait de titres à ma sollicitude. Je songeai à mon vénérable ami et collègue Mgr de Cythère, à M. le grand vicaire d'Ottawa, à ce grand nombre de prêtres vénérables qu'elle a formés, et qui ont rendu tant de services à l'Eglise, les uns dans l'exercice du ministère actif, les autres dans les congrégations, d'autres enfin dans les missions lointaines. Je voyais cette maison si admirablement dotée, puisqu'elle est la première dans ce diocèse qui puisse revendiquer l'honneur de compter parmi ses élèves, un lieutenant-gouverneur, et un lieutenant-gouverneur qui non seulement fait honneur à cette institution, mais qui aime à se dire, à se proclamer élève du collège de Ste-Thérèse et s'en glorifie : je voyais parmi ses élèves un aimable juge, d'autres représentants honorables du pouvoir civil, et une foule d'hommes estimables, rendant service à leur pays et surtout sachant si bien comprendre les rapports qui doivent exister entre l'Eglise et l'Etat, ces rapports de

* Sténographié.

soutien mutuel, de soumission à l'Eglise, et d'empressement à donner un heureux appui à toutes les œuvres qui peuvent favoriser l'exaltation de l'Eglise. Je voyais tout cela et je me disais : voilà donc cette maison si digne de notre tendresse détruite par le feu ! Représentez-vous, messieurs, les sentiments que doit éprouver un père qui voit ses enfants (car le caractère dont je suis revêtu me permet ce langage), qui voit ses enfants, dis-je, réduits à la mendicité, et vous aurez une juste idée des émotions par lesquelles j'ai passé.

Malgré de si pénibles circonstances, après le premier moment de stupeur passé, dans la même soirée, unanimement le conseil du collège décida qu'il fallait reconstruire ; qu'il ne convenait pas d'hésiter et se laisser décourager. Cette détermination a certainement produit dans les cœurs une grande satisfaction, et ceux qui subissaient cette grande ruine se mettaient immédiatement à l'œuvre, d'abord pour organiser les classes, et quelques jours après, les choses rentraient dans l'ordre accoutumé. Après vingt mois de labeurs inouis, cette œuvre admirable a eu un heureux résultat. Tout le monde y a contribué ; dans toutes les localités chacun a voulu donner, et le travail a été si beau et si efficace, qu'il est bien permis à votre évêque de s'en réjouir avec tous ses enfants.

Je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Vous allez entendre des orateurs distingués et je cède ma place à votre lieutenant-gouverneur, tout en bénissant les amis de cette maison, en les remerciant de leur concours et en leur demandant de continuer au petit séminaire de Ste-Thérèse leur amour et leur protection.

DISCOURS DE SON HONNEUR LE LIEUTENANT-
GOUVERNEUR.

Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

Le 30 septembre 1879, deux mois après mon entrée en office comme lieutenant-gouverneur de la province de Québec, je faisais au séminaire de Sainte-Thérèse une visite, et j'y recevais un accueil dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. C'était une fête du cœur, où un grand nombre des membres dispersés de la famille térésienne se trouvaient réunis pour un jour au foyer de l'*alma mater*, et pouvaient se donner encore une fois l'illusion du passé.

A ce moment, Sainte-Thérèse nous apparaissait dans tout l'éclat d'une réception cordiale et magnifique. Le vieux séminaire déployait ses pompes ; l'éloquence, la poésie et la

musique lui prêtaient leurs voix. Ses enfants, les aînés et les plus jeunes, confondus dans un même amour et dans une même reconnaissance, lui formaient une glorieuse couronne. Dans cette démonstration brillante, il affirmait sa vitalité, sa force, sa grandeur. Et, en admirant le spectacle vraiment beau qu'offrait alors cette maison florissante, on avait droit de croire qu'elle pouvait compter sur un long et heureux avenir.

Au moment du départ, profondément ému de la sympathique réception dont j'avais été l'objet, je me disais : Quand reviendrai-je ?

Je revins deux ans plus tard. Mais, hélas ! combien la scène était changée !

Le grand élément destructeur, le feu, avait consumé en quelques heures l'œuvre de cinquante ans. Ce sanctuaire des sciences et des lettres, cet asile de l'étude et du travail était réduit en cendres. Là où j'avais salué, deux ans auparavant, une institution solidement établie, en plein progrès, riche de trésors accumulés avec les années, bibliothèque, collections précieuses, instruments scientifiques, je ne trouvais plus que des ruines, des murailles lézardées, des monceaux de pierres calcinées. Le souffle du vent d'automne agitait avec un bruit lugubre les pans de toiture métallique qui restaient çà et là suspendus au faite de l'édifice dévasté. Ce spectacle était navrant. C'était donc là tout ce qui restait de tant de sacrifices, de tant de dévouement, de tant de travaux. Que de souvenirs étaient attachés à ce vieux séminaire ravagé par la flamme ! C'était là que le vénéré M. Ducharme avait terminé ses jours. J'étais alors élève de Sainte-Thérèse, et j'avais eu le triste privilège d'assister aux derniers moments de ce juste.

C'était là qu'avaient vécu tant de générations d'écoliers, devenus depuis de saints prêtres ou des citoyens illustres. C'était là qu'un si grand nombre de professeurs versés dans la science et de directeurs dévoués avaient consumé leur vie dans l'exercice d'un zèle qui ne s'était jamais démenti. C'était là que j'avais moi-même passé plusieurs des belles années de ma jeunesse. Et maintenant, ces lieux étaient devenus un théâtre de désolation.

Un tel désastre ne devait-il pas abattre les plus fermes courages ? Et cependant, messieurs les directeurs du séminaire de Sainte-Thérèse, vous ne vous êtes pas découragés. Vous vous êtes dit : Notre œuvre est détruite, il nous faut recommencer. Et, sans perdre une minute, vous avez entrepris la tâche ardue.

L'esprit de M. Ducharme était en vous. Lui aussi avait un jour vu l'incendie anéantir le fruit de ses sacrifices. Lui aussi avait assisté à la ruine de l'œuvre dans laquelle il avait

mis son âme et sa vie. Mais le désastre n'avait pu terrasser le vieux luteur. Son grand courage s'était élevé à la hauteur de son infortune, et son indomptable persévérance, aidée du dévouement de ses fidèles amis les braves citoyens de Sainte-Thérèse, à qui l'on doit rendre hommage, avait triomphé de tous les obstacles. Bientôt un nouveau séminaire s'était élevé sur les décombres de l'ancien, et la famille térésienne avait continué de grandir et de prospérer, sous l'œil paternel de celui qui lui avait donné et rendu l'existence.

Messieurs, l'histoire se répète. Eprouvés par le même malheur, vous avez montré la même énergie que votre illustre fondateur. Vous avez compris que votre œuvre est une de celles qui ne doivent pas mourir et vous l'avez fait comprendre autour de vous. Tout en continuant à donner à votre jeune famille l'aliment intellectuel, vous avez entrepris de reconstruire le foyer détruit. Pour cela, il a fallu lutter, vous livrer à un travail pénible. Vous avez tout accepté; et aujourd'hui enfin, nous saluons avec joie l'œuvre nouvelle qui est sortie de vos nobles labeurs. Oui, nous sommes encore à Sainte-Thérèse, à *Palma mater*, sous le toit béni de M. Ducharme, et bien que l'édifice ne soit pas le même qu'autrefois, c'est toujours la même demeure. Comme le phénix de la fable, le séminaire est sorti de ses cendres plein d'une jeunesse et d'une vigueur nouvelles. Encore une fois, l'avenir s'ouvre à ses nobles ambitions. La chaîne des traditions se renoue et les trois sociétés qui se partagent la vie humaine, la société domestique, la société religieuse et la société civile tressaillent d'espérance et de joie au spectacle de cette résurrection. Car le séminaire, c'est le continuateur de la famille, le représentant de l'Eglise, l'auxiliaire de la patrie.

La famille lui envoie des enfants et il en fait des hommes; l'Eglise lui confie des chrétiens et il en fait des apôtres; la patrie lui donne ses futurs citoyens et il en fait des patriotes.

Ce jour est donc un jour de bonheur pour la famille, l'Eglise et la patrie. Elles ont vu Sainte-Thérèse à l'œuvre, ces trois sociétés mères; elles savent ce qu'elles peuvent en attendre et elles comptent sur lui comme il peut compter sur elles. Oui, en ce jour, la famille, l'Eglise et la patrie, qui ont ici de nombreux représentants, renouvellent au séminaire fondé par M. Ducharme l'hommage de leur confiance, de leur gratitude et de leur admiration. Puisse-t-elle durer et prospérer toujours, cette grande et glorieuse institution! Puisse sa nombreuse famille profiter désormais sans interruption de ses précieux enseignements! Puisse le dévouement et les vertus de ses directeurs être récompensés par

des succès toujours croissants ! Puisse ton œuvre, l'œuvre sacrée de l'éducation dont elle est, dans la province de Québec, un des plus puissants foyers, se développer dans la paix et la sécurité, pour le bonheur, la gloire et la grandeur de notre chère patrie !

DISCOURS DE MGR DE CYTHÈRE. *

Monsieur l'Evêque, Excellence, Hon. Messieurs, Mesdames et Messieurs,

L'heure est avancée et je crois que les estomacs commencent à souffrir de la faim, s'ils ne crient pas famine. Les parents sont anxieux de retourner au foyer domestique pour y ramener leurs chers trésors, leurs enfants, couverts de couronnes et chargés de prix ; les élèves viennent de chanter *Là ! là !* et quand ils chantent ce *Là ! là !* il faut craindre le halte là ! Et puis je me rappelle mes impressions lorsque j'étais élève, moi aussi : je me rappelle que la plus grande punition que l'on puisse infliger aux élèves, un jour de distribution des prix, c'est un long discours. Comme on m'a fait ou comme je me suis fait une réputation de grande sévérité dans la maison, je ne pense pas trouver une occasion plus favorable et plus solennelle de me réhabiliter. Je ne vous imposerai donc qu'une punition douce, un tout petit discours.

Il me semble que ce jour revêt une triple solennité : c'est une manifestation de foi, une manifestation d'amour et une manifestation, un témoignage d'estime rendu au dévouement et à l'esprit de sacrifice.

C'est une manifestation de foi de la part des paroissiens de Ste-Thérèse, qui ont reçu hier la visite du premier pasteur de leur diocèse et qui ont travaillé à orner leurs rues et à déployer toute la pompe possible afin de donner par là une preuve extérieure de leur respect pour l'autorité religieuse.

C'est une manifestation de joie de la part des citoyens, qui aujourd'hui s'unissent à tous les enfants de la famille térésienne, appartenant à toute les classes de la société, pour se réjouir de ce que l'œuvre de leur premier pasteur et ce sanctuaire, cette maison qu'ils ont vu construire, grandir et se développer, mais aussi qu'ils ont vu détruire par l'incendie, soit rétablie si belle, si grande, si propre à poursuivre ses nobles destinées.

C'est une manifestation d'affection et d'amour pour tous les enfants de la famille térésienne à qui le nom de cette maison rappelle l'idée de mère. Oh ! oui, quels doux souvenirs réveille ce nom et que celui qui le premier donnait aux institutions d'éducation le qualificatif d'*alma mater* a été bien inspiré !

* Sténographié.

L'homme a, je puis dire, une triple existence : l'existence physique, l'existence intellectuelle et l'existence religieuse.

La mère lui donne l'existence physique, l'Eglise l'existence religieuse, la maison d'éducation l'existence intellectuelle. La maison d'éducation est donc une véritable mère, une véritable *alma mater*, et c'est un jour de joie et de triomphe aujourd'hui pour tous les enfants de la grande famille térésienne que celui où ils peuvent se réjouir avec leur mère, leur mère sortie victorieuse de l'épreuve. Oh ! on l'a dit, on s'est empressé de se mêler à ses larmes, de venir pleurer avec elle aux jours de sa tristesse, mais aujourd'hui que le soleil s'est fait plus radieux, l'on ne sait pas moins bien apprécier ses caresses que l'on a su consoler ses douleurs.

C'est une manifestation, un témoignage d'amour rendu au dévouement et à l'esprit de sacrifice. L'œuvre la plus grande, l'œuvre la plus noble, c'est de travailler à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse. On admire l'architecte, on admire l'entrepreneur et l'artiste, et quel est celui qui en voyant cet édifice n'a pas applaudi au talent qui a conçu le plan de cette maison, à l'habileté de ceux qui ont exécuté ce plan ? Eh bien ! celui qui travaille dans une maison d'éducation à donner le pain de l'intelligence à la jeunesse fait une œuvre bien plus belle et plus admirable que l'entrepreneur habile, l'artiste distingué. Il modèle l'homme, façonne son esprit et son cœur : il travaille à un autre édifice, l'édifice social. Et je m'adresse ici surtout à mes jeunes confrères, élèves actuels du petit séminaire de Ste-Thérèse. Vous avez vu à l'œuvre ceux qui ont érigé cet édifice : vous avez vu comment ils posaient chacune des pierres qui le constituent, avec du ciment et du mortier, de manière à former un ensemble harmonieux. Nous sommes tous les matériaux, les pierres qui entrent dans l'édifice social. Mais quels ouvriers habiles sont ces artistes, ces professeurs dévoués qui donnent aux enfants destinés à orner l'édifice social l'instruction et surtout l'éducation qui les rendront propres à occuper des positions honorables dans la société et à consolider cet édifice, convenablement préparés qu'ils seront par l'amour de Dieu et du prochain, d'où résulte naturellement l'amour du devoir.

Espérons donc, messieurs, que ce jour laissera de précieux, de doux souvenirs d'abord dans l'esprit, dans le cœur des bons paroissiens de Ste-Thérèse et dans celui des anciens élèves, et attirera sur cette maison les bénédictions du ciel ; espérons qu'il donnera à son supérieur, à son directeur et à ses professeurs, non pas un nouveau courage, mais une satisfaction qu'ils méritent après tant de sacrifices.

DISCOURS DE L'HON. M. CHAPLEAU. *

Messieurs, Mesdames et Messieurs,

Je suis dans cette position difficile de celui qui ne s'attend à aucune merci : j'ai trop souvent été appelé à prendre la parole pour réclamer efficacement votre indulgence. Cependant ce n'est pas impunément que l'on parle devant une assemblée aussi brillante, sans préparation, et je n'en ai pas. Mais j'ai cette préparation du cœur qui se souvient. Je sais ce que la société doit à la religion qui la dirige, la protège et la soutient.

Enfant de cette paroisse, né dans ce comté, depuis dix-sept ans travaillant aux affaires du gouvernement de mon pays, j'ai cru devoir venir ici, d'abord par plaisir, puis par devoir. J'ai cru devoir venir ici témoigner aux membres de cette grande institution du petit séminaire de Ste-Thérèse mon admiration pour eux et le plaisir que j'ai de voir cette maison naguère éprouvée par le feu mais non pas détruite. Non, le séminaire de Ste-Thérèse n'a pas été détruit, il a toujours vécu et on peut lui appliquer la belle phrase d'Horace : *Monumentum aere perennius* : ceux qui en verront la ruine n'ont pas vu le jour. Le séminaire de Ste-Thérèse, c'est à la fois le dévouement, la sagesse et la science de ceux qui en sont encore aujourd'hui les fondations et les murs indestructibles.

Je désirais venir comme membre de l'Etat et de la société civile affirmer ici que la maison d'éducation est le terrain où l'Eglise et l'Etat doivent se rencontrer pour s'entendre. La société a pour premier devoir de nourrir et d'élever ses enfants, de conserver les traditions de la morale, de la science et du travail : elle a pour premier devoir d'instruire ses membres.

Dans les sociétés chrétiennes, l'Etat a toujours laissé la haute main de l'éducation à l'Eglise. Dans les sociétés catholiques, on lui en a toujours laissé la direction, et les gouvernements ont eu raison.

L'Etat travaille pour la prospérité matérielle du peuple en confiant à la religion le soin de diriger les consciences, et les consciences dirigées par la religion sont les plus fermes appuis de l'Etat. L'Etat n'a pas besoin de craindre ceux qui enseignent la belle parole du Christ : "Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu." L'Etat ne sera jamais en danger lorsqu'il confiera l'éducation de la jeunesse à ceux qui disent et professent que tout pouvoir vient de Dieu. Il n'aura jamais besoin de craindre le pou-

* Sténographié.

voir de l'Eglise, car ce pouvoir béni est celui que Dieu lui-même a indiqué aux gouvernements.

Messieurs, je suis venu pour vous dire cela, et je le dis, parce que je le crois. Je ne souhaite qu'une seule chose pour mon pays, c'est, Messieurs, et vous, vénérables membres du clergé, c'est qu'il lui soit donné de toujours suivre vos enseignements et mériter vos bénédictions.

DISCOURS DE SON HONNEUR LE JUGE ROUTHIER.

Messeigneurs, Mesdames et Messieurs,

Le premier sentiment que je veux exprimer, et qui est partagé, sans doute, par tous les anciens élèves ici présents, c'est ma joie de me retrouver encore une fois auprès de mon *alma mater*.

Comme vous l'a dit Mgr l'évêque de Cythère dans un langage différent, il y a trois maisons que l'on revoit toujours avec un nouveau bonheur, parce que l'on a reçu de chacune une part de ce qui constitue la vie humaine : la maison paternelle, parce qu'on y a reçu la vie du corps ; la maison de Dieu, l'église paroissiale, parce qu'on y a reçu la vie de l'âme ; le collège, parce qu'on y a reçu la vie de l'intelligence.

Voilà, messieurs, la source de notre joie en ce jour ; voilà pourquoi nous tressaillons d'allégresse dans cette maison où nous sommes nés à la vie intellectuelle.

Mais quand je lève les yeux, quand je contemple ce bel édifice, je ne reconnais plus mon *alma mater* ; et chose étrange, je me réjouis, je me sens tout heureux de ne pas la reconnaître ! C'est que je la trouve changée pour le mieux ; c'est qu'elle m'apparaît grandie, embellie, rajeunie ! Je vieillis, et ma mère rajeunit, tant mieux ! Mes yeux ne la reconnaissent plus, mais mon cœur la reconnaît, et la joie qu'il ressent me le dit assez : c'est elle ! Ses traits extérieurs sont changés, mais sa tendresse et sa sollicitude sont les mêmes, et je les retrouve dans sa cordiale et généreuse hospitalité.

Ah ! messieurs, l'on se demande souvent pourquoi Dieu permet tel malheur, telle catastrophe. Tantôt c'est pour châtier, ou éprouver ; tantôt c'est pour détruire une œuvre mauvaise ; mais quelquefois aussi — nous en avons ici la preuve — c'est pour faire plus beau ; c'est pour réédifier avec des proportions plus grandioses ; c'est pour renouveler le phénomène perpétuellement visible de la résurrection de toutes choses ; c'est pour accomplir sous nos yeux et dans

tous les ordres d'idées l'admirable mystère de la semence que l'on jette en terre, qui y pourrit, et de la pourriture de laquelle s'élance une moisson toujours plus abondante et plus belle.

Certes, nos félicitations sont bien dues — et nous les offrons de grand cœur — à ceux qui ont su conduire à bonne fin cette glorieuse résurrection de notre *alma mater*. Elles sont dues à l'éminent supérieur et aux directeurs de cette maison, qui ont pris l'initiative et les charges de cette grande entreprise. Elles sont dues aux élèves actuels de Sainte-Thérèse, qui sont restés fidèles dans la mauvaise fortune; elles sont dues aux anciens élèves et aux bienfaiteurs généreux, qui ont contribué si largement à cette réédification.

J'offre aussi mes félicitations sincères aux élèves et aux maîtres pour les succès qu'ils ont obtenus et pour la belle fête qu'ils nous donnent aujourd'hui. Ne soyez pas étonnés de me voir les confondre dans un même éloge; c'est que leur œuvre est commune, et que le succès de l'élève est toujours le succès du professeur.

A mes félicitations je voudrais joindre quelques considérations d'une portée générale que j'adresserais à toutes les classes, et surtout à la classe dirigeante de la nation; mais l'heure est avancée, et vous êtes fatigués, sans doute. Je vais résumer aussi brièvement que possible ce que je me proposais de vous dire.

N'oublions jamais, messieurs, que nous sommes Canadiens-Français et catholiques, et que pour rester ce que nous sommes, il ne faut négliger ni l'étude du passé ni le soin de l'avenir. Ne perdons jamais de vue, ni les glorieux ancêtres afin de les imiter, ni la postérité afin de lui laisser de nobles exemples.

Le naufragé que la vague a jeté sur une rive inconnue, le voyageur qui s'est égaré dans une forêt éprouvent une joie indicible quand ils découvrent tout à coup des traces humaines dans la solitude qui les entoure. "Des hommes ont passé dans ce lieu, s'écrient-ils; les habitations doivent être proche, et nous les trouverons en suivant ces vestiges."

Eh bien! messieurs, voilà ce qui nous arrive dans le désert de la vie que nous traversons. Nos ancêtres y ont laissé des traces que nous devons suivre, et nous devons, à notre tour, imprimer dans le sol des empreintes profondes afin que nos descendants ne s'égarent pas hors du droit chemin.

Les sphères d'action dans lesquelles notre génie national peut s'exercer sont nombreuses, et je ne veux assigner à nos efforts aucunes limites. Notre position au milieu de nationalités différentes pousse naturellement à l'émulation. Mais je n'hésite pas à dire que si nous pouvons rivaliser avec elles dans le commerce et l'industrie, nous devrions les surpasser

dans l'agriculture et dans les travaux de l'esprit. Nous sommes doués pour cela, et ce n'est pas une ambition exagérée que de rêver pour notre race le premier rang dans l'agriculture et dans les sciences et les lettres.

Messieurs, il y a un siècle que nous sommes un peuple vaincu, et cependant que de progrès ont été réalisés pendant cette période ! Comparez ce que nous étions après la conquête à ce que nous sommes aujourd'hui, et dites-moi si nous n'avons pas raison d'être fiers du chemin parcouru.

Or, je vous le demande, est-ce par les armes ou par la richesse que nous avons triomphé des obstacles qui s'opposaient à notre avancement ? Non, c'est par le développement progressif de la colonisation, et par les luttes pacifiques de l'esprit que nous avons fait des conquêtes. C'est aux lumières intellectuelles de notre clergé, de nos hommes politiques, de nos orateurs, de nos écrivains, que nous devons notre position comparativement prospère et pleine de promesses.

Eh bien ! messieurs, il faut poursuivre cette voie où nous sommes entrés et que nos ancêtres nous ont tracée. Il faut que nous soyons surtout un peuple d'agriculteurs et de lettrés.

C'est à la jeunesse des collèges, c'est à vous, messieurs les élèves de Ste-Thérèse, qu'il appartient de réaliser la seconde partie de ce programme ; et si vous laissez les Anglais à la tête du commerce, de l'industrie, de la finance, soyez au moins les premiers comme écrivains, comme orateurs, comme hommes d'Etat.

Et savez-vous quel sera le résultat des succès que vous pourrez obtenir dans ce vaste domaine des sciences et des lettres ? C'est que nos frères d'origine anglaise auront d'abord plus de respect pour nous, et qu'ils finiront par apprendre eux-mêmes notre belle langue française.

Voyez en Angleterre. Toute l'aristocratie anglaise apprend et parle le français. Pourquoi ? Parce que la littérature française s'est imposée à leur admiration, parce qu'en ignorant le français ils ignoreraient une multitude de chefs-d'œuvre. De même, il faudrait que notre littérature eût à son front une auréole assez brillante pour frapper les regards des nationalités étrangères, et les forcer à nous mieux connaître.

C'est vers ce noble but que doivent tendre vos efforts, jeunes gens. Mais si vous voulez l'atteindre, il ne faut pas vous contenter de marcher sur nos traces ; ce n'est pas assez, il faut faire mieux que nous, il faut aspirer plus haut.

Vous connaissez la belle poésie de Longfellow qui décrit sous une forme allégorique le mouvement ascensionnel de l'esprit humain, et que le poète a intitulée *Excelsior*. Que ce mot soit dorénavant votre devise. Monter plus haut, tou-

jours plus haut, telle est la véritable évolution de l'esprit humain.

La science est semblable à un fleuve dont les bords, très rapprochés à sa source, s'éloignent à mesure que l'on avance, et qui va toujours s'élargissant jusqu'à ce qu'il se perde dans l'Océan.

Mais il y a pour les savants, comme pour les navires, deux manières d'être perdus sur l'Océan. Le vaisseau naufragé par la tempête est irrévocablement et douloureusement perdu; mais on dit aussi du navire voguant seul, atôme imperceptible au milieu d'horizons infinis, qu'il est perdu sur la vaste mer.

Ainsi, messieurs, la science incrédule se perd dans le plus lamentable des naufrages, aussitôt, qu'elle arrive à l'Océan sans limites de la Divinité; tandis que la science chrétienne, quoique entourée d'ombres et perdue dans l'immensité divine, y vogue cependant en sécurité, tendant ses voiles au souffle de la foi et docile aux ordres de son céleste pilote.

Voulez-vous savoir où peut conduire la science purement humaine? Ecoutez cette parole profondément décourageante de Newton: Je ne veux plus m'occuper de philosophie; j'ai eu tort d'abandonner l'inépuisable trésor de ma tranquillité pour courir après une ombre!

C'est qu'en réalité, messieurs, tout ce qui tient à l'homme, tout ce qui vient de l'homme, tout ce qui fait sa vie en ce monde, est ombre et mystère. Comme le jour qui commence et finit dans la nuit, nous naissons et nous mourons dans les ténèbres. Au midi de la vie, il semble parfois que l'on voit clair; puis le soleil décline, et nous entrons bientôt dans le crépuscule qui précède la nuit.

L'homme même qui fut Dieu, le Christ, a subi ce sort commun. Bethléem était une grotte pleine d'ombre où ne pénétraient pas les rayons du soleil. Nazareth était une bourgade obscure, et l'on ne sait rien de la vie que Jésus y mena. Le Calvaire fut enveloppé de nuages épais qui obscurciraient jusqu'au soleil. Il ne fit clair que sur le Thabor, mais c'est parce que le ciel y était descendu.

C'est de là seulement que vient la vraie lumière; et quelle pâle que soit le rayon qui en descend pour éclairer nos âmes, le génie de l'homme, malgré la grandeur de ses travaux et la beauté de ses découvertes, ne le remplacera jamais.

Il aura beau faire, multiplier les jets de gaz et les feux électriques, il y a un astre qu'il ne remplacera pas, c'est le soleil. Or le soleil des intelligences, c'est le Christ, et le miroir qui en réfléchit les rayons sur la terre, c'est l'Eglise.

Donc, messieurs, le premier et le dernier acte de la science, c'est la foi. Ne l'oubliez jamais. Il faut croire d'abord, et

travailler ensuite à justifier sa foi par la raison. Si vous pouvez la justifier, tant mieux ! Si vous ne le pouvez pas, tant pis ! Mais croyez encore, croyez toujours !

Sans doute, la science même croyante n'est encore qu'une ombre. Mais, suivant une grande parole que je me plais à citer, c'est l'ombre du Dieu vivant, et la lumière qui s'en dégage suffit à guider l'homme vers ses éternelles destinées.

DISCOURS DE L'HON. M. MOUSSEAU. *

Messeigneurs, Mesdames et Messieurs,

Après les éloquentes discours que vous venez d'entendre, vous adresser la parole à cette heure avancée me semble un peu téméraire, et si je n'avais pas la haute position que j'occupe pour me justifier, je n'oserais pas le faire. Mais comme chef de la province de Québec et premier ministre, je ne puis assister sans émotion à une telle solennité et sans vous faire part des sentiments qu'elle réveille en moi. Depuis trois jours, je me suis senti fier et excessivement heureux d'être Français et catholique. Hier, avant-hier et aujourd'hui, j'ai été présent à de ces solennités que l'on voit rarement dans la vie et que l'on ne voit peut-être que dans cette belle province de Québec.

Messieurs, ne l'oublions jamais : on peut se trouver bien des défauts, mais si on se compare, il peut se dégager de cette comparaison beaucoup d'éléments de satisfaction et d'espérance. Voyons ce qui se passe en Europe, chez les nations européennes, par exemple, en France, où l'on a été jusqu'à arracher le crucifix de l'école, où chaque jour l'on empiète sur la liberté de l'Eglise et où, si l'on a encore des relations avec Rome, c'est parce que Léon XIII est un grand homme d'Etat et qu'il espère réussir avec le secours de Dieu, du temps et de son génie. Là, l'on est descendu jusqu'aux abaissements de la libre pensée ; dans un pays qui portait si glorieusement autrefois le titre de fille aînée de l'Eglise, on méprise le crucifix et on l'arrache violemment de l'école, du sanctuaire où l'enfant apprend à devenir homme et chrétien. En Italie même, le mazzinisme et le garibaldisme sont à l'ordre du jour, et bientôt ce malheureux pays sera descendu plus bas que la France.

Il était réservé à la province de Québec de réaliser la perfection dans une société telle que seule peut la réaliser l'alliance de l'Eglise et de l'Etat.

J'ai eu l'honneur de tenir une plume : je l'ai tenue assez mal ;

* Sténographié.

mais je me glorifie de l'avoir tenue parce que j'ai toujours favorisé ces grandes institutions qui forment de grands chrétiens et de grands citoyens. Si nous avons un pays libre, moral et religieux, nous le devons à cette alliance du pouvoir ecclésiastique et du pouvoir civil, et tant que durera cette alliance dans la province de Québec, nous aurons le plus beau pays du monde.

Comme je le disais au commencement, j'ai eu lieu d'être fier depuis trois jours, depuis dimanche. Sur toute la surface de la province de Québec, de magnifiques démonstrations nationales et religieuses se sont faites. Ici encore, quel beau spectacle ? Des ruines encore fumantes du vieil édifice, en moins de deux ans a surgi ce beau, ce grand collège, plus fort, plus vigoureux, plus utile que jamais ; et quelle est la raison d'un pareil succès ? (Ici encore nous retrouvons l'action de l'alliance étroite de l'Eglise et de l'Etat.) C'est parce que toujours, quand nos institutions religieuses souffraient, les laïques sont venus à leur secours ; et quelle lutte admirable que la lutte de la charité et du dévouement entre les membres religieux et les membres laïques de la société !

Eh bien ! montrez-moi dans l'univers un pays aussi bien partagé que celui-ci ! Cette considération peut nous donner beaucoup d'orgueil, peut nous rendre fiers et très joyeux ; mais, d'un autre côté, elle nous impose des devoirs, si nous voulons conserver un bien si précieux. Tâchons donc de le mériter et pour cela, attachons-nous fortement à la sainte Eglise, à ses prêtres et aux institutions religieuses. Notre développement dans nos immenses régions, notre développement matériel est subordonné à cette condition. L'Angleterre, cette grande et généreuse nation, nous laisse plus libres qu'aucun autre peuple et rien ne fait prévoir que nous ne le soyons pas toujours ; mais l'époque la plus dangereuse peut-être est celle où nous nous croyons aussi libres que faire se peut et pour toujours. Travaillons donc sans cesse pour toujours mériter ce grand bienfait et nous en rendre dignes. Nous n'avons pas de persécution à craindre ; cela fait peut-être de la peine à quelques-uns, mais ceux-là heureusement n'ont pas ici droit de cité. Les protestants eux-mêmes ne demandent qu'à nous voir prospérer : ils assistent à nos fêtes, leurs journaux en parlent et le récit qu'ils en font est souvent plus détaillé que celui des journaux français.

Vous qui êtes ici présents avez dû comme moi admirer le discours admirable du supérieur de cette grande maison, du digne successeur de son grand fondateur ; discours admirable par la hauteur des idées, la beauté du style, la pureté et la correction du langage. M. le supérieur a bien prouvé qu'il est digne d'être le chef de cette maison et que la jeunesse qui viendra ici s'y trouvera bien et y apprendra à être chrétienne et canadienne-française.

J'appuie peut-être un peu trop, mais je ne crois pas, messieurs,

avoir jamais eu occasion d'assister à une aussi belle fête. Nous avons à la dédicace de ce temple, deux saints prélats, nous avons Son Excellence le lieutenant-gouverneur, des ministres de la province de Québec, des députés, le noble juge qui nous a fait frémir sous sa parole éloquent; nous avons le lieutenant-gouverneur qui se rappelle si bien, avec tant d'attendrissement, avoir passé ici les belles années de sa jeunesse. Nous avons les deux éléments, civil et religieux, pour demander à Dieu de faire grandir cette institution, de la bénir et de faire qu'elle donne toujours à la religion et à la patrie de grands citoyens et de saints prêtres.

DISCOURS DE L'HON. GÉDÉON OUMET.*

Je suis trop sous le charme des belles paroles que je viens d'entendre, pour entreprendre autre chose que de remercier chaleureusement les messieurs qui ont eu l'obligeance de m'inviter à cette splendide démonstration, et de constater une fois de plus qu'il a été donné à Ste-Thérèse de produire toujours des hommes éminents et éclairés comme ceux dont nous venons d'écouter aujourd'hui la parole sympathique et profonde.

DISCOURS DE L'HON. L.-O. TAILLON. †

Mesdames et Messieurs,

Si je cède à l'invitation que l'on veut bien me faire, c'est que je me suis un peu grisé à la fête magnifique à laquelle je viens d'assister.

M. le supérieur du séminaire de Ste-Thérèse nous a donné un discours dont je n'entreprendrai pas de faire l'éloge, mais qui me paraît incomplet. M. le supérieur a parlé de tous les bienfaiteurs de cette institution, mais il en a omis les directeurs mêmes, ceux à qui revient la plus grande part de louanges, qui font le bien comme s'ils ignoraient qu'ils le font, s'oubliant eux-mêmes et ne pensant qu'à la cause sacrée qu'ils servent. M. le supérieur me pardonnera donc de travailler à compléter son discours; mais la dernière partie n'aura pas l'air de famille: il faudrait bien des hommes comme moi pour cela: heureusement que des ouvriers plus habiles que moi y ont déjà mis la main.

* Sténographié.

† Sténographié.

J'entends dire que la libéralité de ceux qui ont fait naître ce beau collège de ses cendres est merveilleuse et inattendue. Le fait n'offre rien qui m'étonne. Les anciens élèves sont accourus à l'appel de leur *alma mater*, précédés du chef de l'Etat, pour des raisons qui se conçoivent facilement. Les anciens élèves sont venus parce qu'ils se rappelaient les douces heures, les années de bonheur qu'ils ont passées ici, la manière dont ils ont été traités ici, et parce qu'il leur faisait bien au cœur de venir retremper leurs âmes à la source des souvenirs si purs du collège.

Le chef de l'Etat est venu exprimer, au nom de la patrie, le souhait de longue vie que la patrie reconnaissante des services rendus forme pour une maison d'éducation qui lui est si précieuse. Le pays sent bien profondément que l'argent seul ne suffit pas pour faire l'éducation de ses fils. Qu'auraient été tous les secours qui ont été offerts et donnés s'il n'y avait eu à Ste-Thérèse de saints prêtres pour faire fructifier la semence? Les résultats auraient été bien petits. Oh! nous avons bien du bonheur de posséder notre système des corporations religieuses. Dans certains pays, l'on s'effraie des corporations religieuses: nous ne sommes pas si peureux, nous comprenons que si le Canada est encore ce qu'il est aujourd'hui, si la race canadienne-française peut célébrer sa fête comme elle l'a fait hier, c'est dû aux efforts du clergé et à l'intelligence de notre nation, qui a su se grouper autour de lui. On dit: "mais les corporations deviennent puissantes, deviennent riches." On n'a jamais vu de nos jours les membres de ces corporations se partager le fruit de leurs labeurs: au contraire, le public, le pays avant eux profitaient de leurs sueurs et de leurs sacrifices. Dans d'autres pays on a vu les biens des communautés religieuses passer en d'autres mains, mais c'est parce que la Providence dans ses desseins impénétrables avait souffert à la tête des gouvernements de ces pays, des sectaires abominables. L'on se récrie encore: "les corporations religieuses ont des prérogatives, des pouvoirs trop étendus!" Les corporations religieuses ne peuvent-elles pas jouir des mêmes droits que les sociétés commerciales et réclamer ces droits comme le font les compagnies de commerce et d'industrie? Alors pourquoi trouver à redire si l'on accorde aux compagnies religieuses le droit de faire ce que l'on autorise à faire toutes sociétés commerciales? Les compagnies religieuses ont trouvé le secret de la bonne éducation et bienheureux l'acheteur qui veut de la bonne marchandise qu'elles offrent.

Lorsque le religieux prononce ses vœux, avant de quitter le monde, il dicte ses volontés dernières, mais il les dicte en faveur de la patrie, de son pays; en renonçant au monde, aux douceurs de la famille, il prononce l'engagement de ne

penser qu'aux autres ; n'est-il pas juste dès lors, pour nous qui le savons, de mépriser profondément les détracteurs de notre saint clergé ? Oh ! oui, nous sentons que c'est là notre devoir, nous savons que le respect du clergé nous a été légué par nos pères, nous connaissons la valeur de cette succession et nous l'acceptons sans bénéfice d'inventaire.

Echos de la Presse.

Dans leurs rapports de notre fête, les grands journaux de Montréal se sont montrés très sympathiques à notre œuvre. Plusieurs avaient envoyé des *reporters* spéciaux, entre autres *la Minerve*, *le Monde*, *le Herald*, la *Gazette*. Nous ne pouvons citer leurs correspondances en entier, nous nous exposerions à tomber dans des redites ; mais nous consignons ici avec plaisir quelques-unes des paroles les plus bienveillantes qu'ils ont écrites à l'endroit de notre nouveau séminaire.

Le Monde termine son compte rendu en ces termes :

Il était quatre heures passées quand les visiteurs reprirent le chemin de Montréal. Tout le monde s'en retourne enchanté, les anciens élèves surtout rapportent de cette douce fête, saluée d'avance de leurs vœux, de leur joie et de leurs désirs, un souvenir ineffaçable. Si le vieux collège n'était plus là avec ses murs gris et sa chapelle pieuse, ils ont vu un édifice somptueux se dresser fièrement. Ils sont heureux, car cette maison est appelée à renfermer dans son sein des seconds Ducharmes et des Duquets qui graveront dans le cœur de la jeunesse l'amour de l'Eglise catholique et de la patrie, ces deux sentiments inséparables qui font les héros. Ils formeront aux luttes de la vie une jeunesse vigoureuse qui, mettant en pratique les leçons de sagesse et de vertu qu'elle aura reçues dans cette maison bénie, ira, pleine d'espérance, prendre dans le monde la place et les positions honorables que les anciens, eux, devront laisser pour entreprendre le grand voyage. Les mânes des fondateurs du premier collège, MM. Ducharme, Duquet, Berthiaume et Dagenais, se réjouissent de voir qu'une maison splendide s'élève à la place du modeste palais qu'ils avaient édifié au prix de mille et un sacrifices et à la sueur même de leur front. Ils voient avec bonheur que l'exemple de leur énergie et de leur dévouement sublimes a été suivi, et que si dans la famille térésienne on voit le père changer de nom, il n'en reste pas moins un père prêt à donner à ses enfants, et au prix des plus grands sacrifices, une demeure digne de l'amour

qu'il leur porte. Et certes cette maison, fruit de la charité, du zèle d'anciens élèves, d'amis de l'éducation, de patriotes et de personnes généreuses, ne peut qu'être la source de l'amour de la religion et de la patrie qui l'ont faite si belle. Tout le monde fait des vœux pour sa prospérité: nous devons associer la voix de notre journal à ce concert unanime et répéter les paroles d'un des plus nobles fils sortis de cette institution :

Et toi, maison bénie,
Que le Dieu tout-puissant
Etende sur ta vie
Son regard bienfaisant.
Toujours notre mémoire
Garde ton souvenir.
Amour, honneur et gloire,
Beaux jours dans l'avenir.

La Minerve :

On se rappelle encore la profonde sensation créée en cette ville et dans le district par la pénible nouvelle de l'incendie du séminaire de Sainte-Thérèse, dans la nuit du 5 au 6 octobre 1881. Tous les vrais amis de l'éducation, tous ceux qui de près ou de loin avaient été attachés à cette maison, furent sincèrement affligés de voir ses destinées gravement compromises.

De généreux dévouements s'offrirent et le salut vint peut-être de la gravité même et de la soudaineté du danger. Des réparations considérables eussent peut-être trainé, tandis que l'on répondit à cette épreuve suprême par une suprême résolution. L'on décida de rebâtir sans retard, et aujourd'hui, vingt mois à peine après le malheur qui l'a frappé, le séminaire est sorti de ses cendres plus imposant que jamais.....

Nous pouvons dire que cette fête a été digne en tous points de l'institution dont s'honore le diocèse de Montréal, et qu'elle laissera un bon et agréable souvenir dans l'esprit de tous ceux qui en ont été témoins.

La Gazette de Montréal :

The pretty village of St. Therese wore a bright and festive appearance yesterday, the occasion being the Benediction of the new college building which, with such celerity, has been erected to replace that destroyed by fire some eighteen months ago. It was also the prize day prior to the summer holidays. Great preparations had been made by the residents to add to the natural beauties of the place. The roadways were made into avenues by the placing of large branches of trees all along each side, and a liberal display of bunting in every house, the effect of which was extremely pretty.

Le Herald :

About a year and a half ago the well-known Seminary building at Ste. Therese, which had been hallowed by so many pleasant and profitable memories, and, in addition, had been the scene of the life work among others of the venerable and Rev. Mr. Ducharme, was destroyed by fire. The occurrence was generally greatly deplored, the institution having been the *alma mater* of many who to-day stand prominent among the public men of the Province. By dint of great energy and the exercise of much self-sacrifice, the ruins of the old Seminary have been made to give place to a building far more imposing and substantial than was the old structure ; and so far as outward appearance go, the last days of old Ste. Therese bid fair to outrival its first days ; for among all the halls of learning that our Province now contains, those which yesterday received the Episcopal benediction are extremely handsome, substantial, and remarkably well appointed.

Lettres.

Plusieurs personnages marquants, tant dans l'Eglise que dans l'Etat, n'ayant pu assister à la cérémonie, ont écrit des lettres d'excuse et de félicitations. Nous conservons précieusement ces bonnes paroles et nous croyons faire plaisir au lecteur en les consignants ici.

Québec, 31 mai 1883.

Monsieur le Supérieur,

J'aurais été heureux de pouvoir assister à la bénédiction de votre nouveau séminaire, le 26 juin, mais je serai alors en visite pastorale. De tout cœur je m'unirai à l'*alleluia* de ce que vous appelez à si juste titre la résurrection de votre maison. *Resurgens ex mortuis jam non moritur ; mors illi ultra non dominabitur.* C'est le vœu de votre dévoué en Notre-Seigneur,

† E.-A., Arch. de Québec.

St-Hyacinthe, 15 mai 1883.

Monsieur le Supérieur,

Je serais très heureux de me rendre à la bienveillante invitation que vous m'adressez par votre lettre d'aujourd'hui. Malheureusement, je serai en visite pastorale à l'époque indiquée et il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de

modifier cette visite sans jeter le désarroi dans les paroisses à visiter. Vu cette bonne raison, vous agréerez, je n'en doute pas, mon excuse.

Pour me dédommager du plaisir que j'aurais goûté à m'unir à la fête de votre résurrection, j'enverrai M. le chanoine Gravel, curé de la cathédrale, me représenter en le chargeant de vous offrir mes félicitations les plus sincères pour votre prompt retour à la vie, et de prier de cœur et d'âme avec vous pour que vous ne subissiez plus jamais la désastreuse épreuve par laquelle vous avez passé.

Dans ces sentiments, je demeure avec une bien sincère estime, votre tout dévoué et reconnaissant en N.-S.,

† L.-Z., Év. de St-Hyacinthe.

Ottawa, 16 mai 1883.

Monsieur le Supérieur,

Je viens de recevoir votre gracieuse invitation d'assister à la bénédiction de votre nouvelle maison, qui doit avoir lieu le 26 juin prochain. Je m'empresse de vous offrir mes sincères remerciements.

Je profite de cette occasion pour vous réitérer l'expression de l'admiration que j'ai ressentie pour vous, monsieur le supérieur, et pour vos dévoués collaborateurs, en vous voyant vous mettre à l'œuvre pour reconstruire votre séminaire détruit par l'incendie dont le souvenir est encore si poignant pour tous vos amis.

Je me réjouis avec tous les amis de l'éducation en apprenant que vous allez bientôt rentrer dans votre maison, plus belle, plus vaste que la première, et je fais des vœux pour le succès croissant de votre œuvre.

Je crois qu'il me sera impossible d'être présent à la cérémonie du 26 juin, à moins que je ne sois de retour d'un voyage que je vais faire au Manitoba.

Agréez, monsieur le supérieur, et faites agréer à tous vos dignes et estimés collaborateurs, l'assurance du profond dévouement de votre très attaché serviteur,

† J.-THOMAS, Év. d'Ottawa.

St-Janvier, 19 juin 1883.

Monsieur le Supérieur,

Je suis bien sensible à votre bienveillante invitation, à laquelle pourtant vous êtes le premier à deviner que je ne puis me rendre en faisant acte de présence à la bénédiction de

votre petit séminaire, qui va ressusciter glorieusement après le déplorable incendie qui l'a réduit en cendres.

Je me ferai une consolation bien douce d'y assister en esprit pour bénir la divine Providence qui a ménagé tous les moyens qui ont été pris pour le relever de ses ruines et lui donner une existence plus propre à lui faire atteindre son but.

Je serai donc présent à cette joyeuse fête, tout en demeurant caché dans ma retraite, dans laquelle je tâche de réparer, dans l'intérieur de mon âme, toutes les fautes de ma trop longue administration avant d'aller en rendre compte au souverain juge.

Plein de cet espoir, je demeure bien sincèrement, de vous et de tous vos collaborateurs,

Monsieur le supérieur,

le très humble et obéissant serviteur,

† Ig., Arch. de Martianopolis.

Terrebonne, 24 juin 1883.

Monsieur le Supérieur,

Je me vois à regret privé du plaisir d'assister à la bénédiction du collège de Ste-Thérèse, que vos efforts incessants ont enfin relevé de ses cendres.

J'aurais voulu jouir du bonheur dont vous allez être comblé en voyant encore une fois réunis autour de vous, tous ces anciens élèves si heureux de revoir florissante encore l'*alma mater* à laquelle ils doivent une grande partie des succès qu'ils ont obtenus dans le monde.

Je vous prie de vouloir bien être auprès des messieurs du séminaire l'interprète de mes sentiments et vif regret, et leur dire les vœux que je forme pour la prospérité du collège de Ste-Thérèse.

Veuillez agréer, monsieur le supérieur, l'expression du profond respect de votre dévoué serviteur,

L.-R. MASSON.

Hommage d'un ancien élève.

Le Nord, rédigé par le député du comté de Terrebonne à l'assemblée législative de Québec, M. G.-A. Nantel, qui est un ancien élève de la maison, eut à l'adresse du séminaire glorieusement restauré, toute

une pièce d'éloquence ; nous la reproduisons dans son entier. Après avoir fait un narré succinct des différents incidents de la fête, il ajoute :

“ Le spectacle dont on était témoin en ce jour était vraiment saisissant. L'Eglise et l'Etat s'unissaient en ce jour dans un même cœur, dans un même esprit, pour célébrer l'inauguration du nouveau collège. Pour l'un et pour l'autre, c'était une grande fête, que le passé venait embellir de tant de souvenirs gais ou tristes, mais toujours honorables, et que l'avenir se plaisait à dorer de ses plus belles espérances.

“ Je ne redirai pas combien il est dû de reconnaissance aux prêtres de cette maison, qui, bravant le malheur dans ce qu'il a de plus cruel, se sont mis à l'œuvre sans perdre une journée et n'ont eu de repos et de tranquillité qu'au moment où ils pouvaient entourer de nouvelles splendeurs une des plus importantes institutions de la province, l'honneur, la force et la vie de cette partie du diocèse de Montréal.

“ Je ne redirai pas combien nous sommes touchés des exemples de dévouement et de sacrifice qui sont partis de ce corps enseignant que l'incendie pouvait disperser, mais que l'amour du devoir retint ensemble pour lui permettre de continuer sans interruption à fournir à la patrie des hommes capables de l'aimer ardemment et de la servir avec science et fidélité.

“ Toutes ces choses ont été écrites déjà avec beaucoup plus de talent que je ne saurais le faire moi-même.

“ Tribut de reconnaissance, tribut d'admiration, voilà ce que décernait tout le pays aux directeurs de cette maison. Mais, pour la grande famille térésienne, cette fête était encore celle du cœur et de la jubilation, c'était le jour de la renaissance et de la résurrection. Nouveaux disciples dispersés après le coup fatal qui détruisit notre cher ancien collège, nous retrouvions ce que nous cherchions depuis bientôt deux ans et nous le retrouvions environné de l'auréole du ressuscité, purifié par le malheur, grandi par le courage et glorifié par la grâce du Tout-Puissant. Comment donc expri-

mer les transports de notre joie, les élans de notre bonheur ?

“ Au lendemain de ce sinistre terrible, la plus grande des épreuves qui aient frappé cette maison,—et pourtant Dieu sait si les épreuves lui ont manqué depuis le jour de sa fondation, signe évident que les plus hautes destinées lui sont réservées—au lendemain, dis-je, du 5 octobre 1881, jour de deuil et de pleurs pour la famille térésienne, nous nous demandions comme dans une sorte de désespoir et de reproche : Cet incendie doit-il être le couronnement de tant de sacrifices, de labeurs ? Est-ce ainsi que doit finir l'œuvre des Ducharme et des Duquet ? Cette institution fondée par le dévouement le plus entier à la jeunesse, soutenue au milieu de tant de vicissitudes, par cette longue suite d'hommes distingués qui lui ont voué leur vie et toutes leurs aspirations, est-il possible qu'il n'en reste plus qu'un monceau de cendre et de ruines affreuses !

“ Et la mission qu'elle poursuivait si efficacement, et ces services signalés qu'elle ne cessait de rendre en répandant une saine et forte éducation, en formant la jeunesse aux luttes de la vie, tout cela ne sera-t-il plus qu'un triste souvenir, que les joies et le bonheur du passé nous rendront plus pénible et plus cuisant ? N'aura-t-elle vécu cette maison que pour nous léguer l'histoire de luttes courageuses, de succès brillants et d'une fin lamentable ?

“ Nous étions désolés à cette seule pensée ; nous tremblions dans la crainte que notre *alma mater* ne cessât d'exister et que cette partie de notre vie, la plus tranquille et la plus heureuse, ne vînt s'ensevelir avec elle sous ces noirs décombres qui ne nous parlaient plus que le langage de la douleur et de la mort.

“ Mais à peine avions-nous posé cette question, que la réponse venait, prompte, résolue, digne de vous, MM. les directeurs de cette maison, digne de vos fondateurs : la reconstruction était décidée. Elle était dès lors pour nous un fait accompli : votre fermeté de décision, votre courage nous le disaient, et l'étendue de la charité à laquelle vous faisiez appel nous en donnait la complète assurance.

“ Votre courage ! Pourquoi en parler ? le pays vous a vus à l'œuvre et ce monument aux proportions grandioses parle de vous avec plus d'éloquence que ne saurait le faire aucune langue humaine. Chaque pierre, chaque colonne de cet édifice magnifique vous a coûté du travail, de pénibles efforts et redit aujourd'hui la grandeur et de la tâche et du succès. Pour l'œuvre du pays, de vos compatriotes, quelques-uns d'entre vous se sont transformés en mendiants, et d'autres, non moins courageux, se logeant à l'étroit, enduraient mille privations pour ne pas interrompre un instant la suite des classes.

“ Nous suivions avec anxiété la marche de vos travaux, les mouvements de votre zèle ; nous avions hâte de voir comment, une fois de plus, sous l'étreinte cruelle de la mauvaise fortune, vous terrasseriez cette ennemie acharnée et vous en triompheriez avec éclat. C'est fait maintenant, nos âmes sont soulagées ; vous voilà plus grands, plus forts que jamais. Votre collègue, deux fois fondé, pourra sur sa double fondation poursuivre avec encore plus de succès, s'il est possible, la mission que la Providence lui a assignée en le plaçant au centre de cette belle et riche contrée qui l'environne, et à l'entrée des montagnes du Nord, qui seront peut-être un jour le rempart de notre nationalité.

“ Mais votre courage, directeurs de cette grande maison, ne devait pas être abandonné à ses seuls efforts. La charité devait lui venir en aide et produire pour vous ses fruits les plus abondants et les plus riches, la charité, cette vertu qui prend sa source dans le sein de Dieu même et qui nous enseigne à aimer, à servir tout le monde, mais surtout ceux qui nous ont aimés et nous ont comblés de bienfaits. A l'appel de l'*alma mater* douloureusement frappée, menacée dans son existence même, les cœurs sont restés émus de pitié et tous ont répondu, anciens élèves comme étrangers (et certes ces derniers n'ont été ni les plus rares, ni les moins généreux), tous ont répondu avec libéralité, souvent même avec largesse.

“ Pouvait-il en être autrement, quand depuis le vé-

né M. Ducharme, tous les prêtres de cette maison ont passé en semant le bien, en répandant à larges mains les dons de la bienfaisance chrétienne ? Est-il une maison d'éducation qui ait distribué avec plus de gratuité le pain de l'instruction, la vie de l'intelligence ? N'est-ce pas ici même que s'est fondée l'œuvre si éminemment bienfaisante des bourses, destinée à aider les enfants bien doués mais pauvres et incapables de se procurer la haute éducation ? Or la charité est une rosée céleste qui remonte à Dieu pour se purifier et retomber ensuite en pluie abondante, en manne précieuse sur les âmes charitables et leur faire trouver dès ici-bas la récompense de leurs bonnes œuvres.

“ Rien d'étonnant donc que dans votre malheur vous ayez rencontré autant de sympathies anxieuses de vous assister ; que des paroisses entières se soient soulevées d'enthousiasme à la voix éloquente de ceux qui leur demandaient, au nom de Dieu et du pays, de vous venir en aide. Rien de surprenant que cette belle et noble paroisse de Ste-Thérèse, liant son sort au vôtre, ait fait un effort magnanime pour venir aider ceux qui l'ont tant aimée ; rien d'étonnant enfin que le gouvernement de cette province, présidé par un de nos hommes d'Etat les plus distingués, au cœur patriotique, à l'esprit élevé, ait compris que le coup qui vous frappait, frappait toute la nation et ait mis cette dernière à contribution pour vous secourir. Comment vous qui aviez fait du bien à tant de monde, pouviez-vous être abandonnés au moment de la détresse ? et si tous ceux que vous avez couverts de votre protection pouvaient se joindre ensemble, quel immense concert de voix reconnaissantes proclamerait que la charité de votre maison n'a pas connu de limites et que mille fois vous êtes allés au-devant de l'indigence pour la relever de sa misère et l'exalter affectueusement !

“ Combien de fois, regardant non seulement autour de vous, mais encore à de bien grandes distances, votre œil doué de cette perspicacité que seule la charité peut donner, a découvert de ces pauvres enfants déshérités des biens de ce monde et ne demandant pourtant qu'à

se désaltérer aux sources bénies de la vie intellectuelle ! Vous les ameniez à vous, les entouriez de soins et d'attentions, les mettant sur le même rang que ceux plus favorisés de la fortune, et, après les avoir nourris tous, pauvres ou riches, des mêmes aliments de l'esprit, les avoir formés à la même école du devoir et de la science, vous les répandiez ensemble sur le théâtre orageux du monde ou dans les champs plus paisibles mais plus inaccessibles du Seigneur, et là, chacun, muni des mêmes armes, pouvait servir librement et l'Eglise et l'Etat.

“ Celui-ci, le lieutenant-gouverneur, à force d'énergie et de qualités éminentes, arrivait au plus haut poste dans la province ; celui-là, Mgr Lorrain, était appelé à jeter les bases d'un nouveau et vaste diocèse, qui doit grouper les membres de notre race dispersés sur le territoire de la province voisine et étendre l'influence du catholicisme sur cette région immense située au nord de l'Outaouais, une des parties les plus précieuses de l'héritage canadien-français ; cet autre, le curé Labelle, prenait de sa main puissante la poursuite d'une foule d'entreprises nationales et religieuses, destinées à centupler nos forces vives et à doter la Nouvelle-France d'une grande et riche province ; ce dernier enfin, le juge Routhier, s'élevait au premier rang parmi nos écrivains et nos orateurs, tout en donnant le spectacle réjouissant d'un magistrat intègre et religieux, mettant au-dessus de tout, dans ses actes et ses écrits, les règles de l'Eglise et les enseignements d'une saine économie sociale.

“ Pourquoi étendre davantage cette énumération ? Il suffisait de jeter un coup d'œil sur l'auditoire d'élite qui vous entourait, mardi dernier, pour vous faire comprendre tout ce que Ste-Thérèse a fourni de science, de vertu et de célébrité à la patrie canadienne. Que l'on veuille aussi repasser chaque partie du Canada l'une après l'autre et l'on s'apercevra que la famille térésiennne s'est propagée partout et a exercé une influence considérable sur les destinées de notre peuple.

“ Le passé de cette maison est donc brillant et son

avenir sera digne de ce passé, tout nous en donne la garantie. Elle continuera à fournir de fidèles et courageuses recrues à ce clergé qui est notre force sociale par excellence; elle continuera à donner au pays des citoyens intègres et désireux de le servir, chacun à sa manière et suivant ses forces; elle sera encore, toujours, s'il est possible, un foyer de progrès et de lumière, même dans les entreprises de l'industrie et de l'agriculture; pour tout dire enfin, elle ne cessera de compter au nombre de nos grandes institutions classiques. Or, depuis la fondation du glorieux séminaire de Québec, ce sont ces belles maisons d'éducation qui ont été la sauvegarde la plus puissante de notre existence nationale, puisque c'est là qu'on renouvelle sans cesse la phalange de nos lévites; que l'on enseigne la langue et la littérature française dans toute la pureté du siècle de Louis XIV; que l'on inculque, dès le bas âge, l'amour du pays en y apprenant son histoire, ses gloires, ses malheurs et les vertus de nos pères, en même temps que nos droits et nos devoirs de citoyens, et surtout de catholiques sincères et éclairés."

G.-A. NANTEL, M. P. P.,

ancien élève.
